Ce travail a été réalisé par Mme Baldassari, Certifiée de Lettres Modernes, pour ses élèves de 3ème du Collège Fabre de Vitrolles

SEQUENCE 1 : les nouvelles du XXème siècle

Objectif : Etude de nouvelles du XXème siècle (récits complexes et nouvelles à chute)

SEANCE	OBJECTIF	TEXTE	LECTURE	ECRITURE	LANGUE	ORAL
1	Lecture/ compréhension Lire une nouvelle à chute	***Lucien*** de Claude Bourgeyx	Lecture analytique à élaborer avec les élèves	Ecriture fonctionnelle Rédaction progressive de synthèse à la fin de chaque grande partie par les élèves et à partir de ce qui a été dit à l'oral.	Etude du vocabulaire utile à la compréhension	Questions orales visant à expliquer l'organisation, le sens et la visée du texte, permettant de mettre en place la lecture analytique

2	Etude de la langue Les paroles rapportées	***Lucien*** de Claude Bourgeyx et autres textes différents comportant des paroles rapportées			**Repérage** **Leçon** **Exercices**	Exercices d'application et productions personnelles
3	Travaux d'écriture sur les paroles rapportées et mini-rédaction			Réinvestir les connaissances sur les paroles rapportées à travers deux sujets de rédaction au choix Ecriture fictionnelle		Travail commencé en classe et complété à la maison
4	Lecture/ compréhension	***Le Reflet*** de D Daeninckx Productions de phrases personnelles, dans une situation donnée	Lecture analytique, et travail sur le point de vue	Ecriture fonctionnelle Rédaction progressive de synthèses individuelles qui reprennent ce qui a été dit à l'oral	Etude du vocabulaire utile à la compréhension	Questions orales et construction de la lecture analytique

5	Correction de la rédaction et éventuelles révisions			Correction commune et reprises d'explication Correction individuelle par les élèves de leur propre devoir		
6	Etude approfondie du lexique des sensations et des émotions et rédaction	*Le Reflet* de D Daeninckx		Rédaction	Réflexion et mise en commun sur le vocabulaire des sensations et des sentiments, production de phrases	
7	Les valeurs de l'imparfait et du passé simple	Extraits d'autres nouvelles et de textes narratifs divers		Repérages Leçon Exercices	Production de phrases variées et correction	

8	Lecture/ compréhension	*Quand Angèle fut seule* de Pascal Mérigeau	1. Questions de compréhension 2. Organisation du texte 2. travail sur l'implicite		Réponses aux questions et synthèse progressive des idées	Questions de compréhension
9	Correction de la rédaction et éventuelles révisions			.	Correction commune et reprises d'explication Correction individuelle par les élèves de leur propre devoir	
10	Oral ou écrit/ résumé de la nouvelle	*Quand Angèle fut seule* de Pascal Mérigeau		Les élèves doivent faire un résumé de ce texte dans l'ordre chronologique et en explicitant les éléments que l'auteur a volontairement laissé implicites	Travail en classe sur le lexique, les articulations logiques et la syntaxe utiles à l'élaboration d'un résumé	

Lucien

Lucien était douillettement recroquevillé sur lui-même. C'était une position qu'il lui plaisait de prendre. Il ne s'était jamais senti aussi détendu, heureux. Tout son corps était au repos et lui semblait léger. Une plume, un soupir, comme une inexistence. C'était comme s'il flottait dans l'air ou peut-être dans l'eau. Il n'avait absorbé aucune drogue, usé d'aucun artifice pour accéder à cette plénitude. Lucien était bien dans sa peau, heureux de vivre. Sans doute était-ce là un bonheur un peu égoïste.

Une nuit, le malheureux fut réveillé par des douleurs épouvantables. Il se sentit pris dans un étau, écrasé par le poids de quelque fatalité. Quel était ce mal qui lui fondait dessus ? Et pourquoi sur lui plutôt que sur un autre ? Quelle punition lui était infligée ? C'était comme si on l'écartelait. On brisait ses muscles à coups de bâton. « Je vais mourir », se dit-il.

Il ferma les yeux et s'abandonna à la douleur. Il était incapable de résister à ce flot qui le submergeait ; un courant qui l'entraînait loin de ses rivages familiers. Il n'avait plus la force de bouger. C'était comme si un carcan l'emprisonnait de la tête aux pieds. Il sentait attiré vers un inconnu qui l'effrayait déjà. Il lui sembla entendre une musique abyssale. Sa résistance faiblissait.

Le néant l'attirait.

Un sentiment de solitude l'envahit. Il était seul dans son épreuve. Personne ne pouvait l'aider. C'était en solitaire qu'il allait franchir le passage. Il ne pouvait en être autrement.

Ses tempes battaient, sa tête était traversée d'ondes douloureuses. « C'est la fin » se dit-il encore. Il lui était impossible de faire un geste.

Un moment, la douleur fut telle qu'il crut perdre la raison et soudain ce fut comme un déchirement en lui. Un éclair l'aveugla. Non pas un éclair, une intense et durable lumière plus exactement. Un feu embrasa ses poumons. Il poussa un cri strident.

Tout en l'attrapant par les pieds, la sage-femme dit : « C'est un garçon. »

Lucien était né.

Claude Bourgeyx, « Lucien » in *Les petits outrages*, 1984

Le Reflet

Toujours en train de gueuler, d'éructer, d'agonir ! Derrière son dos, ça fusait, les insultes. Le porc, l'ordure, le führer… Impossible de tenir autrement. Les courbettes par devant, les salamalecs, le miel, le cirage. Et l'antidote dès la porte franchie. Apprendre à sourire dans le vide en serrant les dents. Le pire, c'était les premiers temps, quand on arrivait à son service, alléché par le salaire de mille dollars nourri-logé…Il vous laissait approcher en vous regardant de ses yeux morts et vous plaquait les mains sur le visage, vérifiant l'ourlé des lèvres, l'épatement du nez, le grain de la peau, le crépu des cheveux. Au moindre doute le vieux se mettait à hurler de dégoût.

- Enfant de pute, virez-moi ça, c'est un Noir !

Le type y allait de sa protestation.

- Non, monsieur, je vous jure…
-

Mais ça ne servait à rien. Il repartait plein d'amertume, un billet de cent dollars scotché sur la bouche, incapable de comprendre qu'il était tombé du bon côté et que l'horreur attendait les rescapés surpayés de la sélection.

L'aveugle habitait un château construit à flanc de colline, à quelques kilomètres de Westwood, et toute la communauté vivait en complète autarcie sur les terres environnantes, cultivant le blé, cuisant le pain, élevant le bétail. Le vieux ne s'autorisait qu'un luxe : l'opéra et les cantatrices blanches qu'il faisait venir chaque fin de semaine et qui braillaient toutes fenêtres ouvertes, affolant la basse-cour.

Il ne dormait pratiquement pas, comme si l'obscurité qui l'accompagnait depuis sa naissance lui épargnait la fatigue. Ses gens lui devaient vingt-quatre heures quotidiennes d'allégeance. Le toubib vivait en état d'urgence permanent et tenait grâce aux cocktails de Valium et de Temesta qu'il s'ingurgitait matin, midi et soir. Le vieux prenait un malin plaisir à l'asticoter, contestant ses diagnostics, refusant ses potions. Ces persécutions n'empêchèrent pas le docteur d'avertir son patient de la découverte d'un nouveau traitement qui parvenait à rendre la vue à certaines catégories d'aveugles. Le vieux embaucha une douzaine d'enquêteurs aryens et leurs investigations établirent que le procédé en question ne devait rien aux Noirs.

On fit venir à grand frais la sommité et son bloc opératoire. Le vieux se coucha de bonne grâce sur le billard et s'endormit sous l'effet du Penthotal. Il se réveilla dans le noir absolu et demeura trois longs jours la tête bandée, ignorant si ses yeux voyaient ou non ses paupières.

Le chirurgien retira enfin les pansements. Le vieux ouvrit prudemment les yeux et poussa un cri terrible. Un Noir a l'air terrible lui faisait face. Il se tourna vers le chirurgien, terrorisé.

-Qu'est ce que ça veut dire ! Foutez-le dehors…

Le toubib, qui nettoyait les instruments, s'approcha doucement de lui, posa la main sur son épaule et l'obligea à regarder droit devant lui.

-Alors il faut que vous sortiez…Ce que vous avez devant vous s'appelle une glace, monsieur : ceci est votre reflet.

Didier Daeninckx, *Main courante*, 1994

Quand Angèle fut seule….

Bien sûr, tout n'avait pas marché comme elle l'aurait souhaité pendant toutes ces années ; mais tout de même, cela lui faisait drôle de se retrouver seule, assise à la grande table en bois. On lui avait pourtant souvent dit que c'était là le moment le plus pénible, le retour du cimetière. Tout s'était bien passé, tout se passe toujours bien d'ailleurs. L'église était pleine. Au cimetière il lui avait fallu se faire embrasser par tout le village. Jusqu'à la vieille Thibaut qui était là, elle qu'on avait pas vue depuis un an au moins. Depuis l'enterrement d'Emilie Martin. Et encore, y était-elle seulement, à l'enterrement d'Emilie Martin ? Impossible de se souvenir. Par contre, Angèle aurait sans doute pu citer le nom de tous ceux qui étaient là aujourd'hui. André, par exemple, qui lui faisait tourner la tête au bal, il y a bien quarante ans de cela. C'était avant que n'arrive Baptiste. Baptiste et ses yeux bleus, Baptiste et ses chemises à fleurs, Baptiste et sa vieille bouffarde, qu'il disait tenir de son père, qui lui-même…En fait ce qui lui avait déplu aujourd'hui, ç'avait été de tomber nez à nez avec Germaine Richard, à la sortie du cimetière. Celle-là, à soixante ans passés, elle avait toujours l'air d'une catin. Qu'elle était d'ailleurs.

Angèle se leva. Tout cela était bien fini maintenant. Il fallait que la mort quitte la maison. Les bougies tout d'abord. Et puis les chaises, serrées en rang d'oignon le long du lit. Ensuite, le balai. Un coup d'œil au jardin en passant. Non décidément, il n'était plus là, penché sur ses semis, essayant pour la troisième fois de la journée de voir si les radis venaient bien. IL n'était pas non plus là-bas, sous les saules. Ni même sous le pommier, emplissant un panier. Vraiment tout s'était passé très vite, depuis le jour où en se réveillant, il lui avait dit que son ulcère recommençait à le taquiner. Il y était pourtant habitué, depuis le temps. Tout de même, il avait fait venir le médecin. Mais celui-là, il le connaissait trop bien pour

s’inquiéter vraiment. D’ailleurs, Baptiste se sentait déjà un peu mieux….Trois semaines plus tard, il faisait jurer à Angèle qu’elle ne les laisserait pas l’emmener à l’hôpital. Le médecin était revenu. Il ne comprenait pas. Rien à faire, Baptiste, tordu

de douleur sur son lit, soutenait qu’il allait mieux, que demain, sans doute, tout cela serait déjà oublié. Mais, quand il était seul avec elle, il lui disait qu’il ne voulait pas mourir à l’hôpital. Il savait que c’était la fin, il avait fait son temps. La preuve, d’autres, plus jeunes, étaient partis avant lui…Il aurait seulement bien voulu tenir jusqu’à la Saint- Jean. Mais cela, il ne le disait pas. Angèle le savait et cela lui suffisait. La Saint-Jean, il ne l’avait pas vue cette année. Le curé était au soir. Baptiste était mort au petit jour. Le mal qui lui sciait le corps en deux avait triomphé. C’était normal.

Angèle ne l’avait pas entendue arriver. Cécile, après s’être changée, était venue voir si elle n’avait besoin de rien. De quoi aurait-elle pu avoir besoin ? Angèle la fit asseoir. Elles parlèrent. Enfin, Cécile parla. De l’enterrement bien sûr, des larmes de quelques uns, du chagrin de tous. Angèle l’entendait à peine.

Baptiste et elle n’était jamais sorti de Sainte-Croix, et elle le regrettait un peu. Elle aurait surtout bien aimé aller à Lourdes. Elle avait dû se contenter des processions télévisées. Elle l’avait aimé son Baptiste, dès le début, ou presque. Pendant les premières années de leur mariage, elle l’accompagnait aux champs pour lui donner la main. Mais depuis bien longtemps elle n’en avait plus la force. Alors elle l’attendait, veillant à ce que le café soit toujours chaud, sans jamais être bouillant. Elle avait appris à le surveiller du coin de l’œil, levant à peine le nez de son ouvrage. Et puis, pas besoin de montre. Elle savait quand il lui fallait aller nourrir les volailles, préparer le dîner. Elle savait quand Baptiste rentrait. Souvent Cécile venait lui tenir compagnie. Elle apportait sa couture, et en même temps les nouvelles du village. C’est ainsi qu’un jour elle lui dit, sur le ton de la conversation bien sûr, qu’il lui semblait avoir aperçu Baptiste discutant avec Germaine Richard, près de la vigne.

Plusieurs fois au cours des mois qui suivirent, Cécile fit quelques autres « discrètes » allusions. Puis elle n'en parla plus. Mais alors Angèle savait. Elle ne disait rien. Peu à peu, elle s'était habituée. Sans même avoir eu à y réfléchir, elle avait

décidé de ne jamais en parler à Baptiste ni à personne. C'était sa dignité. Cela avait duré près de vingt ans. Son seul regret, disait-elle parfois, était de n'avoir pas eu d'enfants. Elle ne mentait pas. Encore une raison de détester la Germaine Richard d'ailleurs, car elle, elle avait un fils, né peu de temps après la mort de son père ; Edmond Richard, un colosse aux yeux et aux cheveux noirs avait été emporté en quelques semaines par un mal terrible, dont personne n'avait jamais rien su. Le fils Richard, on ne le connaissait pas à Sainte-Croix. Il avait été élevé par une tante à Angers. Un jour cependant, c'était juste avant que Baptiste ne tombe malade, il était venu voir sa mère. Cécile était là, bien sûr, puisque Cécile est toujours là quand il se passe quelque chose. Elle lui avait trouvé un air niais avec ses grands yeux délavés. Angèle en avait semblé toute retournée.

Cécile était partie maintenant. La nuit était tombée. Angèle fit u n peu de vaisselle. Elle lava quelques tasses, puis la vieille cafetière blanche, maintenant inutile, puisqu'Angèle ne buvait jamais de café. Elle la rangea tout en haut du bahut. Sous l'évier, elle prit quelques vieux pots à confitures vides. A quoi bon faire des confitures, elle en avait un plein buffet. Sous l'évier, elle prit également quelques torchons, un paquet de mort-aux-rats aux trois quarts vide, et s'en alla mettre le tout aux ordures. Il y avait bien vingt ans qu'on n'avait pas vu un rat dans la maison.